

pas les douleurs et la mort, du moins, je ne les crains plus ayant appris dans l'Évangile l'art de souffrir et de mourir...

Ce fut vers la fin d'octobre, aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts, que fut définitivement scellée ma réconciliation avec Dieu. Plein de foi et de soumission, je reçus alors la Sainte Eucharistie, en associant à ce grand acte de souvenir des chers disparus qui m'attendent.

« Mais depuis votre conversion, rien en vous ne semble changé », me disent quelques-uns avec un sourire incrédule.

Ils ne font que prouver ainsi, une fois de plus, combien l'homme est impénétrable à l'homme ; car je sais bien, moi, que je suis devenu tout autre.

Il est clair que le fait de dire mes prières matin et soir, d'aller à l'église les dimanches et les jours de fête et d'accomplir mes devoirs religieux, n'a pas sensiblement modifié ma vie apparente. Evidemment, on ne lit pas sur mon front ni les réformes que j'ai pu accomplir dans mes actions et dans mes pensées, ni la résistance que j'oppose maintenant à des tentations auxquelles j'aurais cédé jadis. C'est pourtant l'exacte vérité.

Qu'on ne me trouve pas changé, je ne m'en étonne point, après tout ; car mes progrès dans la vie chrétienne, c'est-à-dire vers la perfection morale, sont encore bien faibles. Cependant, je suis devenu pour moi-même aussi sévère que possible ; ceux que j'aimais, je les aime mieux et autrement que naguère, et je fais de constants efforts pour devenir plus charitable et meilleur.

Oui, malgré de trop nombreuses défaillances dans ma conduite et — ce dont je m'accuse avec encore plus de douleur — malgré quelques derniers accès de doute et de sécheresse de cœur, je me déplaïs moins qu'autrefois et, très souvent, quand je songe aux jours attristés qui me restent à vivre et à la mort qui s'approche, j'éprouve un sentiment de douceur qui me surprend moi-même.

Cette paix de l'âme ne s'obtient que par l'admirable discipline de la religion, par l'examen de conscience, par la prière.

Aussi, n'ai-je plus de meilleurs instants que ceux où je m'adresse à Dieu, en lui offrant le repentir de mes fautes passées et toute ma bonne volonté pour l'avenir, et où je lui demande cette paix qu'il nous a promise dans l'autre vie, et dont sa grâce nous donne en ce monde, le délicieux pressentiment.

Oui, il n'y a de vraiment belle que l'heure où l'on prie, où l'on se met en présence de Dieu. Cent fois bénie soit donc la souffrance qui m'a ramené vers lui. Car je le connais à présent, l'inconnaissable ! L'Évangile me l'a révélé. Il est le Père, il est mon Père ! Je puis lui parler avec abandon et lui m'écouter avec tendresse !